

Aimez-vous les enfants terribles?—Oui!—Eh bien, en voici un, madame, qui réclame vos baisers.

Ce bambin, trop spirituel pour son âge, avait contracté l'exécration habituelle de demander à tout le monde: "Quel âge as-tu, madame?"—"Monsieur, quel âge as-tu?"

Vous voyez cela d'ici... Demander l'âge d'une femme!...

Cet âge est sans pitié.

—Mon cher enfant, lui dit sa mère, quand une femme a passé vingt-huit ans, on ne lui demande jamais son âge.

Une heure après, madame R. se présente, et M. bébé de lui dire, avec un empressement... digne d'une meilleure cause:

—Madame, je ne te demande pas ton âge, car il y a longtemps que tu as passé vingt-huit ans.

Aimez-vous les enfants terribles, madame?

Monsieur, qui n'êtes pas précisément... beau..., aimez-vous les enfants terribles?...

M. Edmond, qui ne sera jamais appelé à poser chez les photographes pour la statue, ou le portrait-carte de signor Apollon, entre l'autre soir chez Mme. H., qui est ornée, chacun sait ça à Ottawa, d'un enfant terrible de la plus belle venue.

—Bonsoir, Casimir, dit Edmond à l'enfant.

—Moi aussi, dit l'enfant sans transition, moi aussi je suis laid, mais quand je pleure.

Monsieur, aimez-vous les enfants terribles?

A propos des accès de gaieté que l'on surprend quelquefois chez nos députés à la Chambre des Communes, je vous racontais, l'autre jour, les orages que soulevaient en France, sous Louis-Philippe, les éclats de rire de la gauche.

Sous la seconde restauration, alors que les passions politiques étaient au rouge-blanc, une saillie suffisait pour faire tomber toutes les colères et réunir les adversaires les plus furieux dans un immense éclat de rire.

M. R.veillère, préconisant les avantages de l'ancien mode d'éducation, dans un discours fréquemment interrompu par les députés libéraux, évoque les souvenirs de son enfance:

"Je me rappelle encore avec vénération, dit-il, ces modestes ecclésiastiques en soutane et en bonnet carré, qui ont élevé mon jeune âge dans la simplicité de la véritable science...."

—Et qui vous ont donné le fouet?"—ajoute aussitôt un membre de la gauche, au milieu des rires de toute la Chambre.

A quelques jours de là, M. Pasquier prononce à la tribune les mots de *sujets du roi*.

—Nous sommes citoyens! s'écrie M. de Courcelles.

—Nous ne sommes sujets que de la loi, ajoute Dupont (de l'Eure).

—Et de bien mauvais sujets! répliquent aussitôt plusieurs députés de la droite.

Et la gauche et la droite de rire aux éclats.

"Nos adversaires, disait plus tard Casimir Périer, à l'occasion du budget de la police, attaquent moins cette institution que les ministres aux mains desquels elle est confiée, car cette police que vous maudissez dans vos discours, ajoute l'orateur en se tournant vers les députés royalistes, vous l'aimez...."

—Tendrement!"—répond une voix du côté droit, avec une sorte d'accent plaintif, qui provoque sur tous les bancs, raconte Vaublanc, une explosion d'hilarité à laquelle prend part M. Casimir Périer lui-même.

Je ne crois pas le moins du monde à cette histoire, que raconte Dumas dans ses mémoires, mais je vous en fais part tout de même.

Je n'ai jamais vu de plus terrible mangeur que Bondoux.

Un jour il arriva chez nous; on venait de tuer un veau: il le regardait avec des yeux d'envie.

"Veux-tu le manger tout entier?" dit le général; il est à toi.

—Oh! le général plaisante, dit Bondoux.

—Non, sur ma parole.

—Je veux bien, général."

On mit le veau tout entier au four, et le veau cuit, Bondoux mangea le veau tout entier.

Le dernier os gratté, le général lui fit compliment.

"J'espère que maintenant tu n'as plus faim, Bondoux?" lui dit-il.

—Mettez la mère à la broche, général, répondit Bondoux, et vous verrez."

Malheureusement pour Bondoux, le général tenait à sa vache.

Un jour d'ouverture de chasse, dans un château où se trouvait Bondoux, il y avait vingt-quatre poulets à la broche.

Bondoux les regardait tendrement. Le maître eut l'imprudence de lui proposer de les manger.

Bondoux fit vingt-quatre bouchées des vingt-quatre poulets.

Un autre jour, à une partie de chasse du prince de Condé, Bondoux obtint la charge de valet de chiens des chiens. La meute se composait de cent vingt chiens.

Ce fut donc Bondoux qui fut chargé de faire à ces derniers la distribution des vivres.

Bientôt on s'aperçut que, quoique l'achat de pain et de moufût toujours le même, les pauvres bêtes languissaient, maigrissaient, perdaient leurs jambes.

On se douta de la chose, et l'on guetta Bondoux.

On s'aperçut qu'il mangeait à lui seul la portion de quarante chiens.

Le prince ordonna qu'on servirait chaque jour à Bondoux une portion à part, et que cette portion serait celle de quarante chiens.

Toujours dans les mêmes mémoires, je trouve une autre anecdote, tout aussi invraisemblable, et à laquelle personne n'est tenu de croire.

L'abbé Fortier, oncle de Dumas, fit un jour, avec un curé des environs de sa paroisse, le pari de manger cent œufs à

son diner. Les cent œufs lui furent servis, la cuisinière bourgeoise à la main, de vingt manières différentes.

Les cent œufs mangés:

—Bon! dit-il, il faut être beau joueur, et donner les quatre au cent. Faites durcir quatre œufs.

Et il mangea les quatre œufs durs, après en avoir mangé cent à toutes sauces.

Quatre œufs durs! de quoi tuer un homme de ressources d'estomac ordinaires.

Si vous le voulez, lecteurs, nous allons finir gaillardement, par un paradoxe—je dis paradoxe....—d'Arsène Houssaye.

On a dit que les gens d'esprit ne réussissent pas dans le monde, parce qu'ils ne croient pas les autres aussi bêtes qu'ils sont. Les amoureux qui ne réussissent pas sont aussi bêtes que les gens d'esprit: ils ne croient pas les femmes aussi....Eves....qu'elles sont.

C. T.

CORRESPONDANCE.

MONTRÉAL, 25 mars 1871.

A MM. les Rédacteurs de l'Opinion Publique.

Messieurs,—Je me trouvais aux Tanneries des Rollands le dimanche 19 courant. Là je fus témoin d'une démonstration dans le but de protester contre les actes arbitraires de Victor-Emmanuel, et signer une supplique à la reine d'Angleterre, priant Sa Majesté d'user de son crédit près des autres cours de l'Europe afin d'obtenir justice pour celui que les catholiques romains reconnaissent pour chef.

L'assemblée, convoquée à l'issue de la grand-messe par M. l'abbé Lapière, curé, s'est tenue dans la magnifique église des Tanneries, convertie, pour la circonstance, en salle de réunion. M. le curé avait probablement prévu, et il ne s'est point trompé, que les fidèles confiés à ses soins se rendraient en masse à l'appel qu'il leur avait fait le matin même.

A 3 heures toutes les places étaient occupées. On était au grand complet. Au milieu du silence le plus religieux, M. le curé, qui présidait l'assemblée, fit connaître son but, et, dans un discours des plus chaleureux, traça de main de maître, le triste tableau des événements qui se déroulent en ce moment dans la Ville Eternelle. Il m'est impossible, MM. les rédacteurs, d'entrer dans les détails de cette démonstration. Cela me demanderait du temps que je n'ai pas. Qu'il me soit seulement permis de vous dire que ce témoignage unanime de sympathie à la cause du Saint-Siège honore les citoyens des Tanneries des Rollands, comme il fait aussi l'éloge du curé de cette importante localité.

Plusieurs autres messieurs prirent la parole sur l'invitation du président. Les discours furent souvent interrompus par des applaudissements répétés.

M. le curé invita ensuite les paroissiens à apposer leurs signatures sur les listes préparées à cet effet. La nuit arrivée, il se trouvait dans l'église un certain nombre de citoyens qui n'avaient pu donner leurs noms encore.

Ces démonstrations de toutes parts et pour le même motif, prouvent en faveur des catholiques du Canada. Comme un seul homme ils demandent justice pour le vénérable septuagénaire du Vatican.

Recevez, MM. les Rédacteurs, etc.,

UN CATHOLIQUE ÉTRANGER À CE PAYS.

Nous apprenons que la Société St. Vincent de Paul de cette paroisse, qui supporte 80 familles pauvres, a trouvé le moyen de consacrer \$26 au fonds de secours pour la France. Ce que notre correspondant nous dit des Tanneries des Rollands, ne nous surprend pas. Quelle brave et intelligente population!

DÉTAILS PLEINS D'INTÉRÊT SUR MOLTKE ET BISMARCK.

Je viens de voir à Versailles un petit homme maigre, jaune, ridé, trop au large dans son étroite tunique, chez le pâtissier de la rue des Réservoirs, en face du théâtre. Cet homme a dit:

—Au lieu de sept éclairs, ne m'en envoyez que six. Le prince Schombourg-Lippe ne vient pas diner ce soir.

Quand il est parti, je demande au pâtissier ce que c'est qu'un éclair et ce qu'est cet homme.

Un éclair est un gâteau de quatre sous, contenant de la crème. Le petit vieux, c'est le comte de Moltke.

Quand je dis le petit vieux, c'est par complaisance pour sa gloire. On pourrait dire aussi justement: la petite vieille. M. de Moltke n'a de l'homme que le costume. Il n'en a pas même la barbe. Ce qui est certain, c'est que ce général célèbre a, et à toujours en des mœurs d'une pureté irréprochable. Jamais le soupçon ne l'a effleuré de son aile. Vous trouverez peut-être cela admirable, mais alors j'ajouterai qu'un Allemand ne le dit pas sans rire.

M. de Moltke habite la maison de M. Lambinet, rue Neuve. Il y a là un grand nombre de bureaux. Il couche dans un coin. Ses bureaux occupent aussi une autre maison.

Il y a à Versailles un fiacre dont l'histoire sera curieuse à faire un jour.

C'est le fiacre n. 37, dont l'automédon ordinaire a été remplacé par un cocher enlevé chez M. de Rothschild, à Ferrières.

Ce fiacre a transporté, dans des circonstances solennelles, M. Thiers et M. Jules Favre. Ce vilain fiacre, avec sa peinture effritée et son étoffe éraillée, est l'unique équipage de M. le comte de Bismark-Schonhausen, grand chancelier de l'empire d'Allemagne.

Essayer de faire un portrait de M. de Bismark, ce serait entreprendre une tâche que ces notes ne comportent pas. Je me contenterai de donner au courant de la plume, des renseignements sûrs.

Tout est étrange dans cet homme. Au physique, c'est un distoqué. Il est grand et vouté; son ossature est énorme et sa peau est flasque.

—En voilà d'la réjouissance!.... dit un jour un gamin de Versailles en le voyant passer.

J'avais vu M. de Bismark en 1867. C'était un bel homme, avec une figure intelligente, des yeux vifs, une grande allure.

Les quatre ans qui viennent de s'écouler ont fait une ombre de ce beau cuirassier.

De grands yeux saillants, glauques, humides, blancs, une moustache énorme et teinte en roux, un crâne immense, proéminent et absolument dénudé, voilà la tête de M. de Bismark.

Il marche lourdement, jetant ses jambes de côté. A cheval pourtant, dans sa capote d'officier, sous la casquette blanche qui dissimule son crâne, il a encore une certaine allure.

M. de Bismark sait quelles haines effroyables il s'est attirées. Et cependant il va seul, à pied, dans les rues de Versailles. On dit qu'il a une cotte de mailles. Ce que je sais, c'est qu'il se rase lui-même.

Un jour, dans la rue, il se retourne et voit un cuisinier, vêtu de blanc, ses couteaux à la ceinture, qui le suivait. M. de Bismark presse le pas. Il court presque; le cuisinier le suit toujours. Enfin, il entre dans le collège, et ferme brusquement la porte.

La porte se rouvre, et le cuisinier rentre à son tour.

—Pourquoi me suivez-vous? s'écrie M. de Bismark.

—Moi, vous suivre, monsieur!.... Oh! pas du tout. Je venais ici, au collège, dont je suis le cuisinier.

M. de Bismark était déjà revenu à lui, comme on le pense. Mais ne trouve-t-on pas étrange cette espèce de terreur subite d'un homme qui s'expose volontairement et habituellement au danger?

Il habite, rue de Provence, un magnifique hôtel neuf, construit par M. Jessé. En s'y installant, son premier soin fut de faire poser partout des sonnettes. Il fit percer des trous dans les plafonds peints, dans les corniches, dans les tentures.

Le serrurier, M. Bourbon—on voit que je donne toujours les noms pour aider à contrôler mes récits—lui présenta son mémoire.

—Qu'est-ce que c'est que cela? s'écria M. de Bismark; remettez donc ce mémoire au propriétaire. Croyez-vous que je vais emporter les sonnettes? Elles lui resteront; qu'il les paye!

Certaines pièces sont aménagées avec un grand luxe. Le chancelier a donné des réceptions ou les lustres et les girandoles portaient deux cents lumières. Il a aussi donné des repas où, sur une table sans nappe, on mangeait, éclairé par des bougies fichées dans des bouteilles. M. de Bismark écrit le plus souvent sur un piano fermé.

LA FRANCE JUSTIFIÉE.

Dans un article vigoureux, le *Courrier des Etats-Unis* explique les malheurs de la France par l'infériorité du nombre de ses soldats et l'impéritie et l'imprudence des généraux. Voici comment il revendique l'honneur de la France:

A la première rencontre de l'armée prussienne à Sarrebruck, le 2 août, les troupes engagées du général F. Bataille étaient égales à celles des ennemis: la victoire est restée à la France.

A WISSEMBOURG, le 3 août, le général Abel Douai n'avait que six mille hommes contre trente mille hommes. Il s'est battu pendant une grande partie de la journée, et il s'est fait tuer lorsque ses soldats étaient écrasés par le nombre, et en voulant protéger la retraite.

A WERTH et REICHSOFEN, le 6 août, le maréchal Mac-Mahon n'avait que 33,000 hommes contre les 120,000 du prince royal, qu'il a tenus en échec pendant toute une journée.

A FORBACH, le 7 août, les 30,000 hommes du général Frossard, malgré le désavantage d'une surprise, pouvaient, jusqu'au soir, espérer la victoire contre les 70,000 hommes du général Steinmetz.

A BOHY, le 14 août, le maréchal Bazaine, à la tête de 120,000 hommes, lutait avec avantage contre 240,000 hommes.

A GRAVELOTTE, le 16, dans les mêmes conditions numériques, il remportait une véritable victoire; malheureusement il commettait la faute de remettre au lendemain la retraite sur Verdun, pour avoir voulu donner aux troupes un jour de repos.

A MARS-LA TOUR, le 18 août, il aurait été certainement victorieux, plus complètement encore que dans les deux premières batailles, contre l'ennemi deux fois supérieur en nombre, si, à la fin de la journée, le général von Moltke n'était pas venu au secours des armées allemandes avec 70,000 hommes des meilleures troupes du roi, en grande partie composées de sa garde.

Cette dernière bataille obligeait le maréchal Bazaine à se réfugier sous le canon de Metz, qu'il fut depuis dans l'impossibilité de quitter.

A BEAUMONT, le 20 août, l'avant-garde du maréchal Mac-Mahon, commandée par Failly, composée de 25,000 hommes, fut surprise par 60,000 Saxons.

Devant SÉDAN, le 30 août, Mac-Mahon n'avait que 80,000 hommes en ligne contre 300,000 Allemands qui avaient opéré leur jonction, et l'on sait les prodiges de valeur qui furent accomplis par les Français dans cette journée, et comment la victoire paraissait décidée en leur faveur jusqu'à onze heures.

Faidherbe dans le Nord, d'Aurelles de Paladine et Chanzy avec l'armée de la Loire, et Bourbaki, se sont toujours trouvés en face de forces supérieures.

Cependant, il faut le reconnaître, pour ces généraux la disproportion numérique était moins considérable, mais aussi les deux-tiers et quelquefois les trois-quarts de leurs armées étaient composés de jeunes recrues, de mobiles qui se battaient presque toujours très bien, mais qui ne pouvaient certainement agir avec le même ensemble que de vieilles troupes.

Mais ce n'est pas seulement la supériorité du nombre des soldats que possédaient les armées prussiennes dans toutes les rencontres, c'est aussi la supériorité de l'artillerie à tous les points de vue. Aussi il a fallu des prodiges de valeur, de la part des Français, pour avoir soutenu si glorieusement et si longtemps la lutte dans chaque bataille.

La défense de toutes les forteresses a fait l'admiration des assiégeants, et certainement l'histoire impartiale, en faisant une grande part aux talents militaires des généraux prussiens et allemands, à la solidité de leurs troupes, ne peut manquer de reconnaître que c'est aux armées françaises qu'il faut donner la première place pour cette bravoure qui ne faiblit pas devant la disproportion des forces, du nombre des ennemis et de la puissance des engins de guerre.

Malheureusement, les succès de la stratégie prussienne ont eu des résultats trop positifs. Malheureusement, notre gloire, achetée par les plus cruels sacrifices, a été complètement stérile dans le présent.

Puisse du moins les enseignements que nous donne la plus funeste de nos guerres, prouver à la France elle-même et au monde entier que les armées françaises ne sont pas dégénérées, et que, lorsqu'elles seront mieux organisées et mieux dirigées, elles pourront, dans l'avenir, rendre à la France le rang qu'elle occupait parmi les grandes puissances.

Toute grande nation qui voudra s'allier à la France, en réclamant le droit de conseil dans les plans de la guerre, peut, sans crainte, braver les menaces de toute autre puissance.